



Lectures
Les comptes rendus

Lydia Cacho, *Trafic de femmes. Enquête sur l'esclavage sexuel dans le monde*

Daria Mikhaylenko



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lectures/6026>

ISSN : 2116-5289

Éditeur

Centre Max Weber

Référence électronique

Daria Mikhaylenko, « Lydia Cacho, *Trafic de femmes. Enquête sur l'esclavage sexuel dans le monde* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2011, mis en ligne le 15 juillet 2011, consulté le 03 mai 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/lectures/6026>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Lectures - Toute reproduction interdite sans autorisation explicite de la rédaction / Any replication is submitted to the authorization of the editors

Lydia Cacho, *Trafic de femmes.* *Enquête sur l'esclavage sexuel dans le monde*

Daria Mikhaylenko

- 1 Lydia Cacho, journaliste mexicaine, féministe et activiste pour la défense des droits de la personne, nous livre en plus de 300 pages le fruit d'un travail d'enquête de six ans. Cette enquête journalistique dont l'objet était l'exploitation sexuelle et le trafic de femmes, l'a menée en Amérique latine, en Asie, en Afrique sur la piste des différentes mafias qui s'occupent de ce « commerce » devenu aujourd'hui, selon l'auteure, plus rentable que la vente d'armes ou de drogues.
- 2 Par souci d'objectivité, l'auteure donne la parole à tous les acteurs du trafic, les victimes (les jeunes femmes et les enfants), les bourreaux et leurs complices (les trafiquants, parfois les membres de la famille des victimes, les militaires et les politiciens corrompus). Elle montre qu'il existe deux obstacles majeurs pour combattre le trafic de femmes : d'une part la difficulté à discerner la prostitution légale de l'exploitation sexuelle, et d'autre part le double discours des gouvernements.
- 3 L'exploitation a cours dans les pays où l'on peut pratiquer le tourisme sexuel sans être inquiété, comme par exemple en Turquie, en Thaïlande, au Cambodge, mais aussi dans les villes occidentales à travers des palaces, des instituts de massages ou des saunas spécialisés qui sont la vitrine de réseaux de prostitutions. Les clients qui s'y rendent et donnent ainsi vie au « commerce » ne sont guère soucieux de savoir si la femme qui va leur donner satisfaction est retenue contre son gré (par une dette fictive, la confiscation de son passeport ou des menaces de mort contre sa famille) ou non.
- 4 Dans les pays de grande pauvreté, celle-ci ajoute au drame et pousse certains parents à vendre leurs enfants ou à les laisser être exploités sexuellement dans l'espoir qu'ils soutiennent économiquement le foyer. Pour Lydia Cacho, la pauvreté n'explique pas tout. Deux facteurs d'importance viennent cautionner ces tragédies familiales : le capitalisme sauvage qui fait qu'une vie humaine n'a pas d'importance ou n'en a que par rapport aux bénéfices qu'on pourrait en tirer, et le fait que l'on vive dans un monde patriarcal où la

domination masculine est d'un poids tel que la femme n'est guère plus considérée qu'un objet.

- 5 Les différentes mafias qui organisent ce trafic de chair humaine à travers la planète ainsi que l'exploitation sexuelle des femmes ne sont pas inquiétées. D'abord parce qu'elles disposent de multiples complicités, directes ou indirectes. Certains haut-fonctionnaires font bénéficier les mafias de leur influence, par exemple pour obtenir un permis de construire pour un hôtel de luxe, où l'on proposera des services sexuels, ou des visas pour faire voyager des esclaves avec des papiers tout à fait légaux mais établissant de fausses identités. Les militaires peuvent protéger les intérêts des mafieux par le biais d'escortes armées ; sans compter que dans certains cas ce sont les militaires eux-mêmes qui prennent en charge le trafic de femmes. De plus, les policiers qui opèrent des raids opportuns dans certains établissements et font expulser des femmes jugées trop vieilles ou qui deviennent trop récalcitrantes. Enfin, les lois de certains états sont laxistes au point de permettre à ces organisations de développer l'exploitation sexuelle et le trafic de femmes quasiment en toute impunité. De plus, les méthodes particulièrement sophistiquées de blanchiment d'argent utilisées par ces organisations, se transforment en véritables nébuleuses grâce à la globalisation, et rendent encore plus épineuses la traque et l'arrestation des criminels qui les dirigent.
- 6 De nombreux pays sont signataires de résolutions prises contre le trafic d'êtres humains lors de conventions ou de sommets internationaux. Cependant leurs propres lois sont parfois en contradiction avec ces résolutions parce qu'elles autorisent, sans ambages ou à mots couverts, ce « commerce » qui peut être une véritable manne pour l'économie locale. À moins d'une harmonisation des lois et des résolutions internationales, ces dernières en resteront au stade des bonnes intentions.
- 7 Lorsqu'il n'y a pas inadéquation entre les différentes échelles des lois ou de collusion des criminels et des politiciens, celle-ci cède la place à l'hypocrisie. Par exemple, le gouvernement des États-Unis s'élève catégoriquement contre l'exploitation sexuelle et le trafic de femmes, et les dénoncent avec véhémence pour d'autres pays. Tout en étant bien plus discret sur la création de camps spéciaux au Vietnam, où des femmes, retenues là, devaient satisfaire les appétits des soldats américains.
- 8 Le portrait que dresse Lydia Cacho est alarmant. Il ne s'agit plus simplement de la « traite des blanches » mais de la normalisation de l'exploitation du corps des femmes à des fins uniquement sexuelles. Le travail de la journaliste révèle ce que nous sommes tentés d'appeler une phase hyper agressive de la domination masculine. C'est-à-dire que la femme est tellement perçue comme un objet que si elle a la chance de pouvoir exprimer une volonté ou une liberté de choix et si elle a le malheur de le faire, on la trouve arrogante et on lui préfère une femme « gentille » et soumise (en somme une esclave), quitte à parcourir des milliers de kilomètres pour profiter de sa compagnie éphémère et tarifée. On en vient donc, par l'acceptation de la relation tarifée pour obtenir entière satisfaction sexuelle, à faire de la femme un consommable.
- 9 Cette phase agressive se traduit non seulement par cette acceptation voire cette normalisation de la femme en tant que consommable, mais également, pour les trafiquants ou les policiers qui ont affaire aux victimes, par une rationalisation disculpante. Si les femmes sont exploitées sexuellement c'est qu'elles aiment ça. Si elles se laissent induire en erreur et croient pouvoir sortir de la misère en acceptant d'aller travailler à l'étranger comme serveuse, mannequin ou chanteuse et qu'elles finissent prostituées, c'est forcément qu'elles aiment ça. D'après l'auteure, les revendications de

certaines femmes pour avoir le droit d'être des travailleuses du sexe, reflètent l'intériorisation de la domination masculine et contribuent à celer encore plus l'exploitation d'autres femmes.

- 10 Le principal reproche que l'on pourrait adresser à l'auteure c'est qu'en dessinant les contours d'une domination masculine féroce, elle fait des hommes une catégorie où les classes, les ethnies etc... se fondent dans un genre problématique et prédateur. Elle nous donne aussi, peut être involontairement, une vision trop simpliste des relations de genre qui ne se limitent pas aux relations sexuelles. Il faut reconnaître que l'exploitation qu'elle dénonce profite majoritairement aux hommes, quelque soit le rôle (trafiquant ou client) qu'ils y jouent, ils y prennent une part active.
- 11 La seule note d'espoir que donne l'auteure est le courage, qui confine à l'héroïsme, des membres des organisations qui travaillent un peu partout dans le monde pour aider les victimes de ce trafic à se reconstruire. Mais pour changer des pratiques sociales de prédation, dixit Lydia Cacho « pourtant, c'est d'un héroïsme collectif et non pas exceptionnel dont nous avons besoin ».

AUTEUR

DARIA MIKHAYLENKO

Etudiante en Master 2 de recherche de socio-anthropologie